Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 3 (1865)
Heft: 46

Artikel: [Sur le choléra]
Autor: Villemot
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-178209

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

tout en faisant une bonne œuvre, à nous faire oublier, ou du moins à faire moins regretter l'absence d'un des éléments et des agents les plus puissants de la culture humaine. Dans ce moment, une autre des neuf sœurs, la peinture, nous offre à son tour une des jouissances les plus exquises. Quelques journaux de Lausanne en ont déjà parlé, en invitant le public à profiter de l'occasion pour aller admirer une des plus belles toiles qui soient sorties du pinceau de notre compatriote Gleyre. Ce tableau magnifique, représentant Hercule filant aux pieds d'Omphale, est exposé en vente au musée Arlaud, et attire tous les jours de nombreux visiteurs. A cette occasion, le *Conteur Vaudois* se fait un plaisir d'apporter aussi son tribut d'admiration.

Depuis le réveil religieux, la fondation des chapelles dissidentes et la création de l'Eglise libre, la mythologie grecque et romaine, qui formaient autrefois une des branches de l'éducation supérieure, a complétement disparu du programme des études, en cédant sa place à la théologie et aux sciences qni forment son cortége. L'ostracisme qui poursuit l'élégante institution des études classiques a été poussé même jusqu'au point de lui faire interdire les salles des colléges et des académies. Cette rigueur extrême peut-elle se justifier? Le christianisme, reprenant plus de vigueur et devenant plus exclusif, ne se rend-il pas coupable de la barbarie qu'on reproche à Omar, le calife féroce qui fit brûler la bibliothèque d'Alexandrie en disant que le Coran suffirait aux disciples de Mahomet? La force vaincue par la beauté, se trouve-t-elle mieux représentée, quand nous voyons Samson aux pieds de Dalila, que l'Alcide des Grecs aux pieds d'Omphale? Le triomphe de la beauté se manifeste-t-il avec plus d'éclat dans la belle Rachel, pour l'amour de laquelle le patriarche Jacob se fit esclave pendant quatorze ans, que dans la belle reine de Lydie qui compta Hercule au nombre de ses esclaves et de ses adorateurs? Nous ne le pensons pas; mais tout en revendiquant à la mythologie son droit d'existence et son cercle d'activité dans l'ensemble des études, nous sommes pourtant bien éloignés de l'idée de suivre l'exemple de Julien l'Apostolat en nous jetant aux pieds des idoles du paganisme. Admirer une belle femme, dont les formes et les traits représentent dignement le chef-d'œuvre de la création, ne nous semble ni péché, ni sacrilége, nous ne demanderons pas à la charmante Lydienne son extrait de baptême, pour déposer à ses pieds le tribut de notre hommage.

C'est dans cette disposition d'âme, et l'esprit dégagé de tout préjugé, que nous nous sommes placés devant le célèbre tableau afin de voir s'il justifie sa grande réputation. On dit que la première impression est toujours la plus juste; et s'il nous est permis de baser notre jugement sur celle-ci, nous sommes obligés d'avouer que le tableau n'est pas inférieur à sa réputation. En effet, le premier coup d'œil qu'on jette sur le tableau dispose tellement le cœur en sa faveur, que la tête risque de ne plus rester maître; cette dernière semble éprouver le même sort que le pauvre Hercule, dont l'arme terrible s'est transformée en jouet dans les mains de l'amour.

« C'est ainsi que cela doit être, disait probablement la spirituelle créatrice de la femme émancipée, c'est là la véritable position de l'homme : lui à genoux, et la femme assise en reine sur le siége élevé ! » Nous ne sommes pas du même avis, malgré toute la satisfaction que nous a procurée la lecture des œuvres de Georges Sand, et malgré le cachet du génie que nous nous plaisons à y reconnaître. Bien au contraire, nous nous trouvons humiliés du rôle passablement ridicule que le tableau de Gleyre fait jouer au représentant du sexe masculin. Mais nous le comprenons. Qui saurait résister à tant d'attraits et tant de charmes, et qui ne s'empresserait pas à satisfaire aux caprices même les plus bizarres d'une aussi séduisante maîtresse. « Des cheveux blancs ne garantissent pas l'homme de la folie, nous dit la Bible, et nous montre Salomon, le plus sage de tous les rois, sacrifiant à Baal et dansant avec ses amantes la ronde autour de l'autel de ce faux dieu. »

D'ailleurs, regardez bien cette reine Omphale, et ne vous laissez pas tromper par le premier coup-d'œil; ce n'est point une Parisienne élégante et coquette que vous trouvez en elle, comme il vous semblerait de prime abord; la beauté de cette femme ravissante porte un autre cachet, elle rappelle plutôt la belle Hérodias telle que le pinceau de Leonardo de Vinci la présente à notre admiration. Malgré le reflet doré de sa magnifique chevelure, coiffée à l'antique, et déguisant son origine, elle appartient pourtant à cette race sémitique, dont les femmes possédaient le secret d'inspirer les plus fortes passions, et dont la poésie érotique a su peindre le mieux les effets de l'amour. Tous les traits de sa charmante figure, depuis le front élevé, les sourcils délicatement tracés, les yeux et la bouche légèrement arqués, trahissant le type asiatique; ses riches vêtements dont les plis ondulents drapent si bien sa taille svelte et ses membres délicats, les ornements de ses oreilles, de son cou et de ses bras, le magnifique siége qu'elle occupe et le maintien royal de tout son corps nous disent qu'elle se trouve à la tête de cette nation des Lydiens que l'antiquité a considérée comme la plus riche, mais en même temps aussi comme le plus voluptueux et le plus efféminé de tous les peuples asiatiques. Ce sont eux qui ont inventé les habits les plus somptueux, les tapis les plus précieux, les onguents et les parfumeries les plus odoriférantes, et les mets les plus exquis. Le genre de leur musique avait quelque chose de si doux et de si tendre que les Grecs enrichirent leur musique du *ton lydien*.

Et comment se fait-il donc que le représentant de la force, de l'énergie et de la vertu guerrière se trouve au pouvoir de cette syrène, dans cette espèce d'abrutissement, cet abandon complet de toute dignité virile? Ouvrez la Bible qui vous raconte l'histoire de Samson, ou bien lisez les poèmes d'Homère, de Virgile, du Tasse, qui vous présentent Achille, Enée et Renaud dans des positions analogues, et vous n'aurez pas besoin de recourir à la mythologie, pour vous expliquer une situation qui vous frappe et vous révolte en même temps. C'est bien Hercule que vous voyez encore, mais Hercule efféminé! Regardez ses mains, elles ne sont plus capables de brandir la massue et de terrasser les monstres; elles paraissent déjà habituées au travail du fuseau, et se plaire même à cette occupation de femme. Tout cela est l'ouvrage de ce dieu perfide qui s'est emparé de la massue et qui contemple en riant son œuvre. Ce tableau vous prêche et vous avertit d'une manière beaucoup plus éloquente que ne saurait le faire la morale la plus sévère.

F. N.

Voici en quels termes M. Villemot parle du choléra, dans le journal le *Temps :*

» Puisqu'il faut parler du choléra, parlons-en, mais sans insister beaucoup. Surtout n'essayons pas de rassurer la population parisienne, ce serait le moyen de l'effrayer. Je m'aperçois qu'on flatte le fléau; on dit qu'il est bien gentil, bien bénin; qu'il ne s'attaque qu'aux gens de mauvaise vie et de mauvaises mœurs. Les plus heureux sont ceux à qui l'on a dit qu'on n'a encore constaté à Paris que des cas « sporadiques. » Ils ne savent pas toujours ce que cela signifie, mais c'est tout de même consolant.

» Ce qui est positivement désespérant, c'est que les médecins déclarent, sans pudeur et sans charlatanisme, qu'ils n'en savent pas plus sur la nature de ce mal que l'épicier du coin; ce qui n'empêche pas que toutes les semaines on lit, en pleine Académie, un mémoire qui ne conclut à rien, sinon que, en cherchant bien, on finira peut-être par découvrir quelque chose.

» Enfin, et c'est toujours cela, les médecins sont d'ac-

cord sur un point : c'est que pour ne pas avoir le choléra, il faut se bien porter. De là un régime qui n'a rien d'oppressif : se bien vêtir, se nourrir confortablement, et ne pas faire de folies au *water closet*. Je suis bien fâché de vous introduire dans un endroit où la vie privée devrait être murée ; mais je suis obligé de vous dire, dans l'intérêt de votre salut en ce monde, que la moindre dissimulation sur la façon dont se comportent vos entrailles, peut vous conduire tout droit à la période algide ; tandis que, en vous surveillant sévèrement de ce côté-là, vous aurez de très-grandes chances d'en être quitte pour un avertissement sans frais, quelque chose comme un « communiqué. »

» Donc, puisqu'il s'agit de se bien porter, appliquons-nous :

» L'hygiène est active et passive.

» Je crois d'abord qu'il faut s'abstenir de l'absinthe, des émotions fortes, des drames en vingt-quatre tableaux, du melon, des duels et des jeux de hasard. Pour les femmes, me dit mon médecin, vous pouvez continuer à les aimer, mais sans passion, tranquillement, et bourgeoisement, comme si vous étiez marié. Si vous aviez une de ces folles maîtresses qui chantent des romances langoureusement au lieu d'étudier la cote de la Bourse, défaites-vous-en ; rien n'est plus malsain.

» Maintenant, je n'ai pas besoin de vous recommander d'avoir un bel appartement, bon feu, chère délicate et saine, de vieux vins et de vieux amis. Avec cela, vous pouvez narguer tous les fléaux. Le mal est que cette hygiène, qui est à la portée de toutes les intelligences, n'est pas à la portée de toutes les bourses.

» Je crois, au surplus, que pour combattre les influences malignes, il faudrait reprendre les choses de plus haut et de plus loin, et refaire le tempérament parisien, tellement débilité que, quand la mort s'approche, elle n'a qu'à souffler sur son homme pour le renverser. Cet état d'affaissement a deux ou trois noms très savants : anémie, diabète, albuminurie, etc., etc. Quand le cas n'est pas très caractérisé, on vous dit tout simplement que vous avez « un affaiblissement des centres nerveux. » J'espère que c'est clair. On sait à quoi s'en tenir et on est content. J'ai un ami que j'ai connu, pendant une année entière, très perplexe : il avait toutes sortes d'accidents qu'il ne savait à quoi attribuer. Je l'ai rencontré récemment tout joyeux et tout épanoui. « Eh bien ! mon cher, m'a-t-il dit, j'avais tort de m'inquiéter : j'avais tout bêtement « un affaiblissement des centres nerveux. » J'ai compris, à ses explications, que cela n'avait aucun sens pour lui, mais il était ravi de n'avoir pas une maladie définie. Le meilleur médecin est celui qui a de l'autorité sur nous, et qui sait nous imposer une conviction optimiste. Un autre monomane me disait un jour. « Je n'aime pas le docteur A... ; quand je sortais de chez lui, je n'étais bon qu'à me mettre au lit. J'ai vu depuis le docteur B..., qui connaît bien mieux mon tempérament ; il m'a dit : « Vous êtes un sensitive ; le système nerveux est tellement surexcité chez vous que la moindre impression donne une commotion violente à tout l'organisme. Soignez-vous : allez au spectacle, promenez-vous en voiture, recherchez les sociétés agréables, les causeries délicates, et n'ayez jamais que des pensées couleur de rose. — Je me suis mis à ce régime et je m'en trouve admirablement. » Je ne sais pas si ce médecin-là est un grand savant, mais je suis sûr que c'est un grand philosophe.

» L'illustre Tronchin a dit en mourant : « Je laisse après moi deux grands médecins : l'exercice et la diète. » C'est par ces deux endroits que nous nous négligeons le plus. Le régime animal, en ce temps-ci, est un défi jeté à la nature : le matin, un repas généralement insuffisant ; le soir, une absorption gloutonne de viandes, dénaturées par les raffinements de la chimie culinaire ; quelquefois le souper au buffet de l'ambassade, ou dans un cabinet du Café Anglais ; du sommeil quand le soleil est déjà haut à l'horizon, et des veillées prolongées jusqu'à l'heure où l'on éteint le gaz. Voilà pour la *bête*, comme disait Xavier de Maistre. Ajoutez à cela les agitations cérébrales : le malaise de tant de situations faussées par les mœurs de ce temps-ci ; la fortune faite et défaite en vingt-quatre heures à la Bourse, le baccarat, le lansquenet, les avidités trompées, les ambitions déçues, les amis et les maîtresses de pacotilles. Si vous traversez tout cela avec un estomac sain, un cœur calme et une tête solide, c'est que vous avez été bâti par les Romains. »

Le ministre des affaires étrangères et le ministre de l'agriculture et du commerce viennent d'adresser à l'empereur des Français, au sujet du choléra, un rapport très intéressant auquel nous empruntons les passages suivants :

« Les renseigements recueillis par les agents consulaires et confirmés par les rapports unanimes des médecins prouvent jusqu'à l'évidence que l'épidémie a été importée en Egypte par les pèlerins revenant de la Mecque et de Djeddah. Or, il est avéré que le choléra existe chaque année parmi les caravanes de Musulmans arrivant dans ces villes saintes, après des fatigues et des privations de toute nature qui les rendent plus accessibles à la maladie.

» Cette prédisposition est singulièrement favorisée par l'état dans lequel vivent ces multitudes campant en plein air, exposées à une chaleur torride et à l'influence des miasmes pestilentiels que répandent des amas d'immondices et les dépouilles putréfiées d'animeux offerts en sacrifices propitiatoires. Ces causes permanentes d'infection ont été encore plus actives cette année, par suite de certains faits qui peuvent se reproduire, et que nous croyons devoir signaler à l'attention de Votre Majesté.

» D'une part, l'affluence des pèlerins rassemblés à la Mecque pour le kourbanbeïram (fêtes des sacrifices)